

Lettres ou pas Lettres

Minuit, l'heure du "Krimi"

Dans "Krimi : une anthologie du récit policier sous le III^e Reich" (Anacharsis), Vincent Platini exhume des textes révélateurs, aux marges de la censure.

Le roman policier, ou polar, s'appelle en allemand *Kriminalroman*, abrégé en *Krimi*. Or, lorsque la censure nazie a fini par s'intéresser à cette *Schundliteratur* (« littérature malsaine ») dominée par les traductions et les héros anglo-saxons, voire « contaminée » par l'argot américain, elle a spécifié qu'elle glorifiait trop les criminels. Le mot d'ordre a précisément été de remettre au centre du jeu le policier infailible, donc allemand, sans dépaysement de l'enquête outre-Manche ou outre-Atlantique. Autre consigne : privilégier les aveux au détriment des indices livrés à l'interprétation, ainsi que la pédagogie moralisatrice sur les risques du crime...

Spécialiste de la littérature populaire sous le nazisme, le chercheur français Vincent Platini, qui a enseigné à la Freie Universität de Berlin, publie cette étonnante anthologie policière en marge de sa thèse « Lire, s'évader, résister : essai sur la culture de masse sous le III^e Reich » (La Découverte, 2014).

Avant le film français « Pinot simple flic », il y eut « Schwenke, simple brigadier », affecté dans un commissariat berlinois, qui n'a qu'une obsession dans les troubles de la République de Weimar finissante : que tout soit en ordre, « *Alles in Ordnung !* ». Publié en 1933, peu après la prise du pouvoir par Hitler, ce polar a connu un grand succès et a même été réédité en poche pour les soldats sur le front. L'auteur, le baron von Reitzenstein (1881-1935), expliquait dans la préface : « *Tout le monde peut se tromper, sauf l'agent de police. Il a le règlement pour toute idéologie, la voie hiérarchique comme seul destin.* » Mais la violence guette dans le noir...

Dans son introduction historique et ses présentations éclairantes, Platini montre comment la littérature poli-



cière, d'abord négligée par le régime mais qui sert de « refuge » au public, contient d'infimes espaces de liberté pour la « contrebande » d'idées subversives. Ainsi, l'auteur prolifique C. V. Rock (1906-1985), sans être nazi, s'honorait d'avoir suivi une formation de commissaire à Berlin et remercie le « service de presse de la police du Reich » en tête de son recueil de 1940 « Le crime ne paie pas »...

Mais, dans la nouvelle « Meurtre à cinq sous », il peint avec une sympathie truculente le petit peuple berlinois de l'Alexanderplatz et son argot. Et il choisit pour héros un apprenti de 16 ans et un chômeur devenu truand qui cherchent à resquiller face au « service du travail obligatoire », redoutent la police, au « système si raffiné, élaboré scientifiquement », frémissent à l'évocation explicite d'un camp de concentration : « *Sachsenhausen ! Vache ! Ce nom, je peux pas l'entendre !* » Le truand conclut sans fard : « *Ici, on nous dicte notre conduite, au pas de l'oie. Il faut s'tirer de ce pays...* »

À la lisière du récit policier, cette anthologie fait aussi place à de brefs textes dont la force littéraire transcende

l'aspect documentaire. Ainsi, « La gaine », nouvelle de 1933 de Werner Bergengruen (1892-1964), écrivain d'origine balte, que les nazis ont tenté de récupérer comme Allemand de l'étranger (*Auslandsdeutsch*). Coincé dans une cabine d'ascenseur avec un inconnu, le héros étouffe d'une culpabilité kafkaïenne et, ainsi torturé par les circonstances, avoue avoir commis un crime par le même moyen... Il lâche cette

formule évocatrice du climat allemand de 1933 : « *Je n'étouffe pas que du dehors, il faut donc que je parle.* » Résistant au sein de l'organisation clandestine L'Orchestre rouge le dramaturge Adam Kuckhoff (1887-1943), qui a fini exécuté, dépeint, dans « Sortie de scène » (1938), le braquage d'un théâtre, en pleine répétition, par un comédien raté qui se prétend « le plus grand acteur du XX^e siècle » et qui tient à jouer du Schiller, pistolets en main. Avec sa mégalomanie et son « regard aux lueurs fanatiques », ce « terrible metteur en scène » improvisé rappelle étrangement un terrible dictateur... D'autant que, dans la fiction, le comédien qui décide de lui donner la réplique pour le maîtriser (sur le texte de « Guillaume Tell » !) évoque directement le célèbre acteur Gustaf Gründgens, brocardé par Klaus Mann pour son ambiguïté vis-à-vis du nazisme dans son roman « Mephisto ».

Où l'on voit qu'il n'y a pas de polar innocent...

David Fontaine

● 447 p., 23 €.